

Dictée du lundi 69 mai 2016 : lettre de la Comtesse de Ségur.

La comtesse Sophie de Ségur née Rostopchine, comme elle tenait à le préciser sur les pages de garde de ses romans, n'est pas la grand-mère fleurant bon la pâte d'amandes et la fleur d'oranger qui distillerait des histoires mièvres et moralisantes. Bien au contraire, elle a été une grande figure de la vie littéraire et sociale du XIXe siècle, originale, vive, passionnée, sensuelle bien éloignée de l'image d'aïeule frustrée, cruelle voire sadique qu'il a été de mise il y a quelques années de véhiculer et de vilipender. Dans tous ses romans le fouet, le knout et autres verges, sont toujours le fait de mauvais parents dépassés par la situation. La seule annonce du nom de la comtesse de Ségur provoque des discussions brûlantes et prouve bien, s'il en était besoin, l'envergure du personnage.

Rendons à la comtesse de Ségur sa place de véritable écrivain, de fine psychologue, modèle d'ouverture d'esprit. Attachante, spirituelle, originale, moderne dans ses idées éducatives, intéressée à sa manière par la médecine, la comtesse de Ségur apporte avec sa *Santé des enfants* un témoignage précieux sur les habitudes et pratiques médicales en France sous le Second Empire en même temps qu'une preuve de sa personnalité agissante et généreuse.

À LA VICOMTESSE ÉMILE DE PITRAY

Les Nouettes, mardi 13 mai 1856.

Chère Minette chérie, d'abord je t'embrasse avec *mon petit Émile* qui me semble être bien plus mon fils, mon cher fils, depuis que je le tutoie. Me voici en pleine possession d'une tranquillité qui n'est troublée que par le regret de la posséder au prix d'une pénible séparation ; pourtant j'avoue que je ne suis ni en larmes ni même attristée puisque je t'aurai, toujours avec *mon petit Émile*, lundi ou mardi prochain.

Nous avons fait très bonne route ; à quatre heures dix-huit nous étions à Conches ; dis cela à Woldemar ; à cinq heures moins neuf, ... je me trompe, à quatre heures cinquante et une, nous partions pour Laigle dans une horrible diligence envahie par vingt et un voyageurs ; il doit y tenir dix ou onze tout au plus. Nous avons donc cheminé lentement ; trois malheureux, mais excellents* chevaux ont traîné tout cela pendant neuf lieues et pendant trois heures trois quarts ; ce sont les mêmes victimes qui font tout le trajet. (Il se prépare à Conches un *Côté des femmes* admirable dont j'ai étrenné

le marbre et l'acajou.) À Laigle nous avons dîné assez mal ; j'ai fait au chef des compliments* hypocrites sur son talent culinaire, il a souri et rougi d'orgueil et peut-être d'étonnement. Nous sommes reparties à neuf heures et demie et nous sommes arrivées définitivement aux Nouettes à dix heures. La pauvre Sabine^[4] a payé au voyage son tribut accoutumé par une migraine et un vomissement. Ce dernier s'est déclaré aussi maladroitement que possible à Rugles, au nez d'une nombreuse assemblée qui profitait du lendemain de la Pentecôte pour flâner et assister à l'arrivée de la diligence. Nos pauvres chevaux y ont soufflé pendant un quart d'heure, tout juste le temps de laisser Sabine vomir en deux temps sur les spectateurs horrifiés. Elle a dîné à Laigle, elle a bien dormi en arrivant, de onze heures à neuf heures, et nous allons voir le curé et la pauvre Victorine avant de dîner. Si tu pars lundi, ou n'importe quand, préviens-moi à temps pour que je te retienne le coupé ; tu n'aurais peut-être que l'affreux intérieur. Si pourtant tu te décides trop tard, retiens le coupé à Paris en retenant tes places à la gare. Fais-le savoir à Conches par télégraphe électrique. Fais déménager tes robes, tes fleurs, chapeaux et tout ce que tu n'emportes pas, le plus tôt possible. Soigne un peu les affaires de ce pauvre Émile ; fais tout emballer pour lui par Eulalie; je suis sûre qu'il n'y entend rien et qu'il fait ses malles en dépit du bon sens. Mais fais cela d'avance, crois-moi. N'emporte pas tes beautés d'acquêt aux Nouettes ; n'emporte que celles qui t'accompagnent partout et qui te sont naturelles.

Adieu, enfant chéri, enfant charmant, enfant gâté, trésor perdu et retrouvé doublé par Émile. Je t'embrasse, je t'embrasse, je t'aime et je t'aime. Je suis pressée, tu es ma troisième et dernière lettre. Mes amitiés à Victor, Jean, Adèle et Arthur (double dose à ces deux-là), Laure, Zoé, Raoul. Ouf ! quelle nombreuse famille ! Adieu, chérie.

PS :

Je dois aussi te dire que l'histoire de Sophie dans «Les petites filles modèles» tient beaucoup de celle d'un garçon dont je ne ferai jamais assez l'éloge et qui se trouve être mon neveu. Ses deux parents sont morts quand il était enfant, et il a été en partie élevé par ma mère. Le drame de Woldemar -puisque c'est son nom- c'est que ses parents n'étaient pas mariés à sa naissance, et qu'il porte le nom du premier mari de sa mère. Cet enfant, qui s'appelle Filippi, est un Rostopchine, un vrai Rostopchine, et l'héritier légitime de ma famille. Sa vie en Russie menaçait de devenir insupportable et je l'ai recueilli chez moi. Il a grandi en France, il est même devenu Français, et il travaille à présent aux Chemins de Fer de l'Est où il mène une assez belle carrière.

AU VICOMTE ÉMILE DE PITRAY

Les Nouettes, 5 octobre 1856.

Tu es désespéré, mon pauvre ami ; tu ne trouves pas de logement ; tu ne sais ce que tu vas devenir. Mais voici la Mère La Ressource, me voici qui viens à ton secours. De même qu'hier, un petit exorde pour t'exhorter à la patience, pour te demander de lire jusqu'au bout, de ne pas m'envoyer au d..., moi et mes inventions. Avant de te les exposer, je vais énumérer les inconvénients de se trouver sans logement, les inconvénients de n'avoir pour ressource qu'un sale et incommode et ruineux hôtel garni, enfin les inconvénients d'accoucher dans la rue. Ensuite je te prierai de méditer sur cette phrase si connue : « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? »

Quand Olga sera à la fin de sa grossesse, et surtout quand elle sera en couches, j'éprouverai le besoin impérieux, irrésistible, d'aller la voir trois ou quatre fois par jour. Or, tu ne trouveras pas à te loger en garni dans notre quartier, il faudra donc passer l'eau ; ce sera loin, ce sera cher, ce sera odieux et pour elle et pour moi, par conséquent pour toi, cher enfant, qui nous aimes.

Ta famille en sera mécontente et harassée ; la mienne en sera désolée et éreintée.

Tu vois donc avec quel empressement tu dois accueillir le moyen de salut que je vais t'offrir, moyen qui comblera de joie notre petite Olga, moi autant qu'elle, et toi par conséquent aussi puisque tu nous aimes.

Ce moyen est honorable et aimable ; il est clair que tu sacrifies ton bien-être à la satisfaction de ta femme et de sa pauvre vieille mère, qui t'en seront bien sincèrement reconnaissantes.

Je crois que tu le devines ; dans tous les cas, tu le connais en gros, mais non en détail.

Tu aurais donc... (fume un cigare pour te donner de la patience, de la résignation et du dévouement), tu aurais tout l'entresol de notre appartement ; ta chambre serait l'ancienne d'Olga qui prendrait celle de Sabine ; celle entre deux serait un cabinet de toilette et de décharge ; ton petit Jacques^[9] serait dans la chambre au-dessous de la mienne et toute pareille ; la chambre au bout que ton beau-père te propose pour tes meubles, qui a été jadis habitée par Woldemar et qui a un escalier de dégagement, serait un fumoir pour toi. Tu ferais de tout l'appartement quelque chose de très joli en y mettant une partie des meubles que tu ne sais où

placer. Tu arrangerais tout cela pendant les huit jours que tu passeras à Paris avec Olga. Pour n'avoir d'obligation à personne, tu payerais à ton beau-père un loyer... pour l'année ; je te garantis qu'il trouvera l'arrangement charmant, d'autant que tu es en grande faveur ainsi qu'Olga et qu'il sera enchanté de vous avoir. Sabine ira avec bonheur occuper chez Henriette une chambre qui était jadis occupée par Sabinette et sa nourrice, et qui est presque à côté de la sienne. Sabine sera enchantée, Henriette sera enchantée, Armand sera enchanté, les enfants seront ravis.

Ai-je besoin de te dire, mon cher et bon Émile, quel bonheur tu me donneras en venant sous mon toit, en y remettant ma chère Olga, en me mettant à même d'être près d'elle pendant ses couches, sans fatigue pour moi-même, avec toute la sécurité d'une présence continuelle ? Ai-je besoin de te dire combien je serai reconnaissante de tous les sacrifices que tu feras en acceptant cet humble asile ? Ne seras-tu pas libre d'ailleurs de me quitter, le jour où tu te sentiras trop gêné par cette communauté de ménage, et ne peux-tu pas trouver en janvier un appartement convenable dans lequel tu déménageras tout tranquillement et quand tu voudras ? Serais-tu beaucoup mieux en appartement meublé et provisoire ? Et ne trouves-tu pas odieux de rester deux ou trois mois encore dans l'incertitude irritante de cette chose si indispensable, un logement ?

Tu ne seras nullement condamné à manger toujours chez moi, non plus qu'Olga ; ne conserveras-tu pas toute ta liberté d'action, ainsi qu'Olga ? N'oublie pas que *tu loues l'entresol*, que tu ne *l'acceptes pas*.

Quant à moi, j'aurai le bonheur d'avoir à ma portée mes deux chers enfans, de les remercier dans mon cœur, du matin au soir, d'avoir accepté cette conception un peu égoïste de ma tendresse maternelle et de me trouver débarrassée de cette inquiétude incessante de vous savoir dans la rue.

J'espère un peu, mon enfant, que tu viendras chercher Olga ; alors, si tu ne rejettes pas avec impatience, avec indignation, le moyen que je t'indique, nous en causerons bien à fond et j'espère te prouver que ce parti désespéré pourra être adouci par l'affection que je te sais pour moi et par celle que tu portes à Olga. Ni elle ni moi ne pourrions jamais oublier ta condescendance en cette occasion.

Adieu, mon très cher et très aimé Émile, je t'embrasse bien tendrement.

Réponds à Olga plutôt qu'à moi : tu seras plus libre avec elle de jurer, pester et maugréer. Crie, mais consens...

L'auteur :

Elle est issue d'une grande famille noble dont la généalogie remonte aux khans mongols de la Horde d'or et à la famille de Genghis Khan

Son père est le comte Fiodor Rostopchine (1763-1826), qui a été lieutenant-général d'infanterie, ministre des Affaires étrangères du tsar Paul I^{er} (parrain de Sophie), puis gouverneur général de Moscou. Sa mère est la comtesse Catherine Protassova, ancienne demoiselle d'honneur de Catherine II. Sophie est la troisième enfant du couple.

Jeunesse en Russie



Portrait de la comtesse de Ségur en 1823.

Elle passe son enfance dans le domaine de Voronovo près de Moscou, propriété de 45 000 ha où travaillent 4 000 serfs, où Fédor Rostopchine fait venir des agronomes écossais.

Elle reçoit l'éducation des enfants de l'aristocratie russe, qui privilégie l'apprentissage des langues étrangères, du français en premier lieu. Adulte, elle sera une polyglotte, maîtrisant cinq langues.

C'est aussi une petite fille turbulente, souvent punie par ses parents et houspillée par sa mère. Influencée par Joseph de Maistre, ministre plénipotentiaire du roi de Sardaigne auprès du tsar, et par les Jésuites, la comtesse Rostopchine se convertit de l'orthodoxie au catholicisme. Sophie, depuis l'âge de treize ans, est élevée dans la religion catholique, contre l'avis de son père resté orthodoxe.

En 1812, lors de l'invasion de la Russie par la Grande Armée, son père est gouverneur de Moscou. Il lance des pamphlets¹ contre Napoléon, fait évacuer les pompes à incendie et libère des prisonniers avec la mission de mettre le feu chacun à un quartier. L'incendie de Moscou qui en résulte, qui fera dire à Sophie « J'ai vu comme une aurore boréale sur la ville », contraint Napoléon à une retraite désastreuse. La réussite de ce plan entraîne cependant l'hostilité de ceux qui ont perdu leur habitation, aristocrates comme commerçants, si bien que Fédor Rostopchine est disgracié par le tsar et préfère s'exiler, seul avec simplement un domestique, en Pologne en 1814, puis en Allemagne, en Italie et, enfin, en France en 1817. Dans tous ces pays, il est accueilli en héros, sauveur de la monarchie.

Départ en France et mariage

Il fait venir sa famille à Paris et c'est là que Sophie rencontre Eugène de Ségur (1798-1869), petit-fils du maréchal de Ségur, qui fut ambassadeur de France en Russie

Ce mariage d'amour est d'abord heureux, mais elle est par la suite délaissée par un époux volage qui la trompe notamment avec leur bonne. La situation d'Eugène, désargenté et désœuvré, ne s'améliore qu'en 1830, lorsqu'il est nommé pair de France. Il ne rend visite à sa femme qu'en de rares occasions, dans le château des Nouettes, à Aube (Orne), offert par Fédor Rostopchine à sa fille en 1822.

Ils ont huit enfants, et Eugène aurait surnommé son épouse « la mère Gigogne ». Préférant son château aux mondanités parisiennes, elle reporte toute son affection sur ses enfants et, plus tard, ses petits-enfants.

Polyglotte, parlant cinq langues, Sophie Rostopchine présente souvent un comportement hystérique, partiellement hérité de sa mère, mais peut-être dû à une maladie vénérienne transmise par son mari volage avec des crises de nerfs et de longues périodes de mutisme, l'obligeant à correspondre avec son entourage à l'aide de sa célèbre ardoise.

Une vocation tardive

Le cas de la comtesse de Ségur montre qu'une vocation très tardive peut être particulièrement réussie : elle a en effet écrit son premier livre à plus de cinquante ans.

La comtesse de Ségur a commencé à se consacrer à la littérature en notant les contes qu'elle racontait à ses petits-enfants et en les regroupant pour former ce qui s'appelle aujourd'hui *Les Nouveaux Contes de fées*. On raconte que lors d'une réception, elle aurait lu quelques passages à son ami Louis Veillot pour calmer l'atmosphère qui était devenue tendue. C'est ce dernier qui aurait fait publier l'œuvre chez Hachette.

D'autres historiens racontent qu'Eugène de Ségur, président de la Compagnie des Chemins de fer de l'Est, rencontrant Louis Hachette qui cherche alors de la littérature

pour distraire les enfants, en vue d'une nouvelle collection de la « Bibliothèque des Chemins de Fer », lui aurait alors parlé des dons de sa femme et la lui aurait présentée quelque temps plus tard.

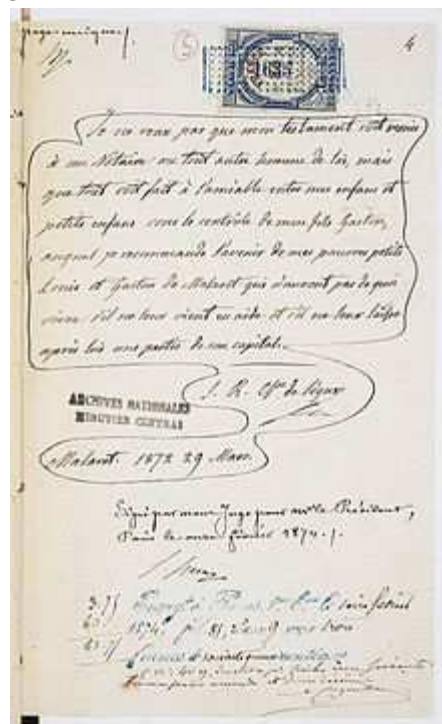
Elle signe son premier contrat en octobre 1855 pour seulement 1 000 francs. Le succès des *Nouveaux Contes de fées* l'encourage à composer un ouvrage pour chacun de ses autres petits-enfants.

Eugène de Ségur accorde à Louis Hachette le monopole de la vente dans les gares de livres pour enfants. En 1860, Louis Hachette institue la collection de la Bibliothèque rose où sont désormais publiés les ouvrages de la comtesse de Ségur.

Par la suite, elle obtient que les droits d'auteur lui soient directement versés et discute plus fermement de ses droits d'auteur lorsque son mari lui coupe les fonds.

Dernières années

En 1866, elle devient tertiaire franciscaine, sous le nom de sœur Marie-Françoise, mais continue à écrire. Son veuvage et l'effondrement consécutif des ventes de ses livres l'obligent à vendre *Les Nouettes* en 1872 et à se retirer à Paris, au 27, rue Casimir-



Perier, à partir de 1873.

Testament de Sophie Rostopchine, comtesse de Ségur, 11 février 1874. Archives nationales.

Elle meurt à cette adresse à soixante-quinze ans, entourée de ses enfants et petits-enfants. Elle est inhumée à Pluneret (Morbihan), près de son avant-dernière fille Henriette, épouse du sénateur Fresneau habitant le château de Kermadio. Au chevet de sa tombe, une croix en granit, où est inscrit : « Dieu et mes enfants ». Son cœur, embaumé, est déposé dans l'avant-chœur du couvent de la Visitation où était morte sa fille Sabine de Ségur, elle aussi entrée en religion.

Romans de la comtesse de Ségur



Illustration des *Petites Filles modèles*.

Quelques romans de la comtesse de Ségur sont : *Diloy le chemineau*, *Les Malheurs de Sophie*, *Un bon petit diable*, *Jean qui pleure et Jean qui rit*, *Ourson*, *L'auberge de l'Ange gardien*, *Le Général Dourakine*, *Les Petites Filles modèles*...

Présentation

Le thème récurrent des châtiments corporels (*Un bon petit diable*, *Le Général Dourakine*, *Les Malheurs de Sophie*, *Les Petites Filles modèles*...), qui fait peut-être écho à sa propre enfance malheureuse avec sa mère, marque une rupture avec les modèles antérieurs de la littérature enfantine, notamment le modèle des contes de Perrault ou des contes de Madame d'Aulnoy. Chez la comtesse de Ségur, la punition est d'autant plus crûment représentée, que le réalisme des descriptions est sans complaisance.

Plusieurs autres aspects de son œuvre décrivent des particularités qui ne concernent plus qu'une infime minorité des Français d'aujourd'hui : par exemple, le vouvoiement des parents, la présence et le statut des domestiques. D'autres sont obsolètes : les traitements médicaux tels que l'usage abusif des saignées, les cataplasmes « saupoudrés de camphre » (*Les Petites Filles modèles*), l'eau de gomme fraîche, l'eau salée contre la rage, et ainsi de suite. Le réalisme dans la représentation du quotidien et de ses détails valut à la comtesse de Ségur d'être appelée « le Balzac des enfants ».

Ses œuvres présentent, par certains personnages, des caractéristiques caricaturales et stéréotypées des mœurs de divers peuples, tels que l'aristocratie française se les

figurait : Écossais avarés et sordides, Arabes méchants et sabreurs, Polonais buveurs et crasseux, Valaques et Tsiganes voleurs et fourbes, Russes violents knoutant leurs femmes, serfs et bonnes, et ainsi de suite.

En 2010, 29 millions d'exemplaires de ses ouvrages ont été vendus.

Sources d'inspiration

La comtesse de Ségur a donné à plusieurs de ses personnages des noms appartenant à des personnes de son entourage, exprimant ainsi son adage : « N'écris que ce que tu as vu ». Voici quelques exemples :

- Sophie : son propre prénom. C'est un personnage espiègle, avide d'expériences allant à l'encontre des directives des adultes (Marcher dans de la chaux vive ; se couper les sourcils ; utiliser un fer à friser chaud sur les cheveux de sa poupée et sur ses propres cheveux ; libérer un bouvreuil qui se fera dévorer...). Les histoires traitant de la vie de Sophie à partir du voyage en Amérique sont beaucoup plus douloureuses pour elle (perte de sa mère puis de son père, remarié à une mégère tyrannique adepte des sévices corporels, retour en France où Sophie est désabusée, à la fois très craintive et courageuse). La comtesse a mis beaucoup de ses propres souvenirs d'enfance dans son personnage¹⁹.
- Camille et Madeleine : les prénoms de deux de ses petites-filles, Camille et Madeleine de Malaret.
- Paul : celui de son gendre, le père des petites filles modèles, le baron Paul de Malaret.
- Élisabeth Chéneau correspond à Élisabeth Fresneau, une autre de ses petites-filles.
- Jacques de Traypi : Jacques de Pitray, un des petits fils.